



Norois

Environnement, aménagement, société

205 | 2007/4

Vivre les espaces périurbains

À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes

In search of specificities of outer suburbs inhabiting mode. Approach through inhabitants' feelings

Annabelle Morel-Brochet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/norois/1237>

DOI : 10.4000/norois.1237

ISBN : 978-2-7535-1553-6

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 23-35

ISBN : 978-2-7535-0616-9

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Annabelle Morel-Brochet, « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes », *Norois* [En ligne], 205 | 2007/4, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/norois/1237> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.1237>

À LA RECHERCHE DES SPÉCIFICITÉS DU MODE D'HABITER PÉRIURBAIN DANS LES REPRÉSENTATIONS ET LES SENSIBILITÉS HABITANTES

ANNABELLE MOREL-BROCHET

LABORATOIRE VILLE MOBILITÉ TRANSPORTS (LVMT)

(École nationale des Ponts et Chaussées – INRETS-Université Marne-la-Vallée),

19 rue Alfred-Nobel, Cité Descartes, Champs-sur-Marne – 77455 MARNE-LA-VALLÉE cedex 2

Annabelle.morel-brochet@enpc.fr

RÉSUMÉ

Cet article centré sur l'habitant analyse les sensibilités géographiques et la valeur des milieux de vie urbains, périurbains et ruraux. Il questionne les spécificités du mode d'habiter périurbain et aboutit à une identité entre le périurbain et le rural, rendue à travers l'idée de campagne, une campagne voulue différente de la ville mais en lien avec elle. La ville reprend alors ses frontières et apanages d'antan. Ville et campagne renvoient ainsi aux cultures de la matérialité, à l'appréciation différenciée des milieux de vie. Une approche biographique compréhensive éclaire enfin le poids des expériences antérieures et du vécu dans les stratégies résidentielles et le bien-être spatial.

MOTS CLÉ : *Approche biographique – Bien-être spatial – Espace vécu – Expérience géographique – Habitabilité des milieux de vie – Habiter – Logiques habitantes – Matérialité – Mobilités et ancrages – Mode d'habiter – Périurbain – Récits de lieux de vie – Représentations – Valeurs des lieux – Ville et campagne.*

ABSTRACT

In search of specificities of outer suburbs inhabiting mode. Approach through inhabitants' feelings

Focused as well on the inhabitant as on the dweller, this article deals with geographical sensibilities and values of urban, suburban and rural environments. The specificities of outer suburban inhabiting modes are interrogated and lead to the point of an almost common outer suburb and rural area, traduced through the idea of countryside, a countryside wished different from the town but linked to it. Yesteryear boundaries and apanage are then given back to the town which in that matter refers (as well as countryside) to material cultures, differentiated valuation of environments. Finally, the results of a comprehensive biographical method of interviews shed light on the weight of past experiences and living in residential strategies and spatial well-being.

KEY WORDS : *Biographical Approach – Dwelling – Geographical Experience – Habitability of environment – Home – Inhabitants' Strategies – Inhabiting Mode – Life places account – Materiality – Mobility Practices and local attachment – Outer suburbs – Representations – Sense of place – Spatial Well-being – Town and countryside – Values of places.*

*« L'habitation est-elle jamais pensée
comme le trait fondamental de la condition humaine? »*

M. Heidegger (1992, p. 174)

Habiter dans l'espace périurbain, c'est pour nos enquêtés habiter « à la campagne », c'est aussi et surtout ne pas habiter en ville. Mais l'espace rural aussi, c'est la campagne. Le propos s'appuie sur une analyse compréhensive des trajectoires géographiques de 69 personnes. Elle s'adosse à une méthode spécifique de recueil de la parole et du vécu d'habitants des milieux urbains, périurbains et ruraux : les « récits de lieux de vie ».

Nous allons restituer ici quelques-uns des aspects de ce qu'habiter aujourd'hui à la campagne peut signifier au regard des transformations socio-spatiales, des modes d'habiter, au regard enfin de l'expérience sensible de ces mêmes « milieux¹ ». Aussi lorsque dans les lignes qui suivent, le lecteur entendra parler du rapport contemporain à la campagne, c'est peut-être avec un autre regard qu'à l'habitude qu'il lui sera donné de lire l'habiter périurbain.

Si habiter, c'est à l'évidence occuper un logement, c'est aussi bien davantage. L'habitation lie l'homme au monde, l'homme et « son » monde (Hoyaux, 2003) ; elle unit la personne et le lieu car on habite toujours quelque part. L'habitant est ainsi par définition un être géographique.

L'habiter échappe d'abord à l'habitat « tant sa réalisation est hors les murs tout en s'y abritant » (Paquot, 1998). L'habitat est dans un lieu, le lieu dans un milieu. De même que l'usine ou l'atelier peuvent « rentrer dans le domaine de notre habitation » (Heidegger, 1992, p. 171), l'homme habite au-delà de son espace domestique : le dehors, les lieux et les milieux où s'ancre sa vie et qu'il marque de son empreinte. La présence des milieux dans l'habitation est telle que leur appréciation influe sur celle du dedans, de l'intérieur. On ne peut saisir l'un sans considérer l'autre, ils sont en tension constante. Quels sont les caractères, les aménités qui garantissent une véritable habitation ? S'il est des propriétés élémentaires, universelles, d'autres largement partagées, certaines dimensions de l'habitation, plus subjectives ou plus sociales, rendront un lieu, un milieu, désirable pour l'un, invivable pour l'autre. C'est essentiellement à elles que nous nous consacrerons.

Certains espaces, mieux que d'autres, « ménagent » une place à notre être, parce qu'ils nous mettent en sûreté, qu'ils permettent de rester encloués dans ce qui nous est parent. Chacun habite avec sa propre histoire, l'histoire de ses séjours dans les lieux, et cela imprègne ses désirs comme ses rejets, ses manières de faire (De Certeau, 1990). Aussi, sommes-nous invités à tenir ensemble le registre des intimités de l'habitant et celui de la concrétude de notre monde. Le géographe, davantage peut-être que le phénoménologue, a le souci de cette concrétude du monde, de la matière qui le manifeste à nos sens, des caractères des milieux où s'ancrent nos vies. J.-P. Ferrier (1998, p. 8) écrit que « l'aménité des lieux est inséparable de la réussite de la vie de chaque habitant, de la qualité des rapports de l'homme avec le monde ».

La condition mobilière contemporaine a repoussé l'horizon des ancrages. Il n'est pas rare au cours d'une vie d'avoir habité plusieurs milieux, plusieurs régions, et encore plus de logements. Par information ou par expérience, on connaît davantage de lieux, ceux de notre passé, ceux dont on rêve, où l'on travaille, que l'on traverse, où l'on se récrée. Ils sont le support de représentations sociétales, régionales, familiales et personnelles. Leur fondement idéal, empirique et matériel est soumis au changement socio-spatial ; la périurbanisation en est une parfaite illustration.

Parce qu'elles renvoient à l'organisation spatiale, mais surtout à des environnements matériels et à des contenus sociaux, parce qu'elles supposent une différenciation médiale², les catégories scientifiques que sont l'urbain, le périurbain et le rural sont, selon nous, des révélateurs des modes d'habiter. En questionnant les sensibilités (Demartini et Kalifa, 2005) à leur égard, on éclaire la construction des goûts géographiques, on explore l'importance du bien-être spatial dans la valeur

1. Par milieu, il faut entendre ici « milieu géographique », tel que défini par P. et G. Pinchemel (1995, p. 362).

2. Adjectif dérivé du néologisme « médiance » inventé par A. Berque pour parler de l'étude des milieux.

conférée aux lieux, on comprend mieux la radicalité comme la subtilité des arbitrages résidentiels qui conduisent certains à vouloir habiter « à la campagne » plutôt qu'« en ville ».

Dispositif d'enquête

La présente réflexion sur « le périurbain » découle d'une recherche (Morel-Brochet, 2006) sur les mécanismes et les modalités d'expression du rapport de l'habitant vis-à-vis de ses lieux et milieux de vie : l'habiter et les modes d'habiter. Ainsi, la découverte du sens et du vécu des trajectoires résidentielles offre un accès privilégié aux logiques qui guident les comportements géographiques.

C'est dans cette perspective qu'ont été conduits des entretiens biographiques compréhensifs appelés « récits de lieux de vie ». La méthode est hybride : elle croise des apports sociologiques et démographiques, et les adapte à un questionnement géographique. Le « récit de vie » sociologique distingue l'histoire vécue par une personne et le récit qu'elle peut en faire à la demande du chercheur, à tel moment de son histoire (Bertaux, 2001). Les « biographies d'enquête » quant à elles ajoutent aux données transversales de la démographie des informations longitudinales, affinées par entretien (GRAB, 1998). Notre dispositif d'enquête s'inspire de ces deux méthodes sans s'y réduire, car elles ne considèrent ni les données matérielles, ni la dimension géographique de la biographie. Pour autant, la biographie n'est pas utilisée en géographie, sauf peut-être à titre exploratoire. D'où la nécessité de cette méthode spécifique : les « récits de lieux de vie ».

Pour chaque habitant, l'entretien va à la rencontre de tous ses lieux, présents ou passés, permanents ou marquants : tous construisent au gré des expériences vécues son histoire géographique. Il privilégie la parole habitante et sa contextualisation, en reposant sur trois principes : mettre au centre la personne en tant qu'habitante ; l'inciter à restituer sa « géo-biographie » ; laisser place à l'élucidation des logiques qui donnent sa cohérence à la relation habitante. Sa visée est triple : diachronique (pour approfondir l'idée de culture habitante), synchronique (pour identifier la configuration multilocale des modes d'habiter) et multiscale (pour mettre en parallèle les échelles de pratiques et d'appropriation). Les entretiens ont été réalisés auprès d'habitants présentant une diversité d'âge et de professions (tableau 1). Ils résident dans des communes urbaines, périurbaines et rurales du Maine-et-Loire et de l'Île-de-France³ ; les sites formant un « gradient urbain-rural⁴ ».

On ne peut toutefois réduire le récit aux « résidences principales » actuelles sans passer à côté des logiques habitantes. L'investigation du passé, comme des lieux « secondaires » est tout à fait éclairante. Ils impriment leur marque sur notre habiter, de même que « c'est parce que les souvenirs des anciennes demeures sont revécus comme des rêveries que les demeures du passé sont en nous impérissables » (Bachelard, 1967, p. 26). En effet, la dimension mémorielle de l'expérience géographique des lieux habités a une incidence notable sur les stratégies et les choix résidentiels, sur le bien comme sur le mal-être ressenti dans les lieux.

Habitation, milieux et changement socio-spatial

Dans les années 1950 ou 1960, les plus âgés de nos enquêtés étaient déjà parents ou en activité, les autres vivaient leur enfance, à l'exception des plus jeunes. Tout ou presque différenciait la ville et la campagne et les identifiait comme espaces : la composition sociale et l'organisation du vivre ensemble, les bases productives de leur économie, la densité et la forme du bâti et plus généralement les paysages qu'elles donnaient à voir, leur accessibilité. Or, la physionomie des territoires,

3. Milieux urbains : Paris (75 ; Faubourg Saint-Antoine), Angers (49 ; centre historique, Doutre, Saint-Jacques, Verneau, Lac de Maine). Milieux périurbains : Combs-la-ville (77 ; 20 000 hab.), Grez-Neuville et La Membrolle-sur-Longuenée (49 ; 1 500 hab.). Milieux ruraux : Pouancé (49 ; chef lieu de canton), La Prévière et Grugé-l'Hôpital (49 ; 200 hab.).

4. La constitution du gradient s'est appuyée sur les données Insee, la typologie des cantons français (Bontron, Cabanis, 1993, actualisée en 2002) et les caractéristiques morphologiques des terrains.

Sites	Profession*	Age	Situa. fam.
Paris	Femme de ménage / Patron de café	52	M
Paris	Relations publiques théâtre	45	CC
Paris	Étudiant	25	C
Paris	Architecte / Créateur artistique	45	CC
Paris	Ébéniste	58	M/V
Combs	Comptable	54	C/D
Paris	Étudiant	26	C
Prévière	Employée de bureau (retrait)	69	C/D
Pouancé	Commerc. Fruits & légumes (retrait)	81	M
Pouancé	Commerc. Fruits & légumes (retrait)	79	M
Grugé	Compta / Au foyer	49	M
Pouancé	Driver / Educ tech spéc	54	C/D
Grugé	Agricultrice (retrait)	80	M
Pouancé	Pharmacien	45	CC/D
Angers	Auxiliaire municipale de puériculture	47	C
Grugé	Cadre industrie (retrait)	73	V
Prévière	Agricultrice	46	M
Prévière	Agriculteur	49	M
Grugé	Gestion bancaire (chômeuse)	27	M
Gréz N	Agent de maîtr fct territ	47	M
Gréz N	Secrétaire	47	M
Angers	Au foyer	52	M
Angers	Ouvrier divers / Agent techn fct territ	41	M
Angers	Assist territ maternelle	40	M
Angers	Ouvr / Ménag / Techn labo (retrait)	67	V
Combs	Dir commercial	57	C/D
Prévière	Cadre industrie	47	M
Membrol	Commerc / Secré. mairie(retrait)	79	V
Prévière	Dir com Prisu / Agricultrice	58	M
Angers	Ouvrière (retrait)	67	V
Prévière	Bergère / Instit	40	M
Prévière	Chef cuisinier collectif	35	M
Angers	Ouvrière / compta(retrait)	70	C
Membrol	Employée en assurance	34	M
Gréz N	Agricultrice	36	M
Gréz N	Responsable qualité industrie	42	M
Prévière	Projeteur mécanique	30	CC
Membrol	Auxiliaire municipale de puériculture	52	M
Angers	Artisan moteur électrique (retrait)	66	M
Angers	Technic électric radio (retrait)	64	M
Membrol	Employé de banque(retrait)	57	M
Angers	Employé de bureau fct publique	44	M
Angers	Agent maîtrise Ress Hum	35	C
Grugé	Ouvrier d'usine	29	M
Grugé	Ouvrière d'usine	25	M
Angers	Rhumatologue	50	M
Gréz N	Préparatrice pharm clinique	25	CC
Angers	Instit (retrait)	67	V
Gréz N	Enseignante	41	M
Gréz N	Cantonnier	34	M
Gréz N	Assistante maternelle	34	M
Angers	Ingénieur auto (chômeur)	57	C
Angers	Apprenti pâtissier	20	C
Membrol	Ouvrier d'usine	46	M
Membrol	Employée de bureau	48	M
Pouancé	Institutrice	40	M
Grugé	Employé restauration / Patron café	52	C
Pouancé	Agricultrice / Femme de ménage	58	M
Membrol	Employé hôtellerie / Patron café	36	CC/D
Paris	Dir com banque	40	V
Combs	Conduct travaux	59	M
Combs	Opticien	43	M
Combs	Femme de ménage	56	M
Paris	Architecte d'intérieur	62	M
Paris	Consultante ressources humaines	53	C/D
Paris	Encadreuse doreuse salariée	30	C/D
Combs	Secrétaire / Chargé de com. hôpital	40	M
Combs	Employ. banque / assist matern	52	M
Combs	Prof IUT Paris 12	53	C/D

M (maré), CC (union libre), CC/D (union libre, divorcé), V

(veuf), C (célibat), C/D (célibat, divorcé)

* Les enquêtes pouvant avoir exercé plusieurs professions au cours de leur vie, celles-ci sont le cas échéant indiquées chronologiquement grâce au séparateur [/].

Tableau 1 : Profils des enquêtés
Interviewees outline

leurs structurations, les usages qui en sont faits comme les valeurs sociales qu'ils portent ont été profondément transformés depuis, pesant ainsi lourdement sur les univers de choix des individus et des familles, sur la mise en désir sociétale des espaces et donc sur la relation aussi bien idéale que concrète que les habitants ont nouée avec ceux-ci.

S'il est un type d'espace où le changement socio-spatial s'exprime de façon manifeste, c'est bien, et par essence, le périurbain dont l'essor démographique et l'identité ambiguë ont brouillé les repères et rebattu les cartes. Avec sa constitution, émergent des regards discordant avec les imageries traditionnelles : celles laudatrices de l'ordre éternel des champs et de la ville siège de la Modernité et du Progrès, celles négatives de l'arriération des campagnes et de leurs habitants, de la ville porteuse de maux et de désordres sociaux.

Aussi, avant de poursuivre, rappelons-nous quelques caractères de la temporalité des histoires de vie de ces personnes. La campagne ne serait pas aujourd'hui considérée comme un milieu de vie habitable sans le mouvement d'urbanisation des Trente Glorieuses, sans non plus, on l'oublie parfois, l'extraordinaire transformation agricole puis rurale. Le dynamisme de la période dépasse la seule comptabilité migratoire. Si les ménages sont nombreux à quitter les villes ou à ne plus s'y installer, si ce n'est à titre provisoire, c'est que l'offre d'habitat ne correspond ni à leur budget, ni à leurs aspirations (Raymond *et al.*, 2002). L'ouverture des implantations résidentielles et des mobilités permet de trouver des logements dans ces espaces non urbains, mais reliés plus que jamais à la ville par le renforcement de la métropolisation.

La transformation matérielle des territoires se double ainsi d'un changement d'attitude social et culturel qui modifie leur valeur. On associe dorénavant à ces espaces périurbains et ruraux, parfois même isolés, des aménités qui n'étaient pas jusqu'ici envisagées comme telles. La campagne devient un espace à vivre de façon permanente ou intermittente, quand la « représentation collective du rural entre en phase avec la sensibilité environnementale qui se développe dans la société française » (Jollivet, 1997, p. 94). Les considérations écologiques rencontrent alors celles liées à la qualité du cadre de vie local et des paysages. La campagne est pensée en tant que milieu de vie, dont on loue les aménités, notamment parce qu'elles contrastent avec le milieu urbain.

Concomitamment, la valeur de la ville change. Triomphante du point de vue de l'économie, elle est en crise comme milieu de vie (Mathieu et Blanc, 1996). Elle n'est plus toujours un idéal, on la dit même parfois invivable voire inhumaine. On dénonce ses maux, ses rythmes, on néglige ses attraits, parfois jusqu'à développer une idéologie anti-ville (Salomon-Cavin, 2003). La ville s'étale et s'étend. Se diffusant ainsi, elle semble se diluer (Chalas, 2000) : on stigmatise alors l'absence d'urbanité de ces territoires mutants des périphéries urbaines peu agglomérées. C'est donc bien l'identité des entités autrefois spatiales et sociales qui est questionnée.

Or, on ne peut tout à fait comprendre l'habiter périurbain d'aujourd'hui, le succès persistant de ce cadre de vie, si on laisse de côté la force des représentations spatiales, portées par les histoires de vie et les références culturelles des individus. Mais quelles différences peut-on percevoir entre habiter l'espace dit « périurbain » et l'espace dit « rural » ? Quelle est cette « campagne » dont parlent les habitants, à quoi cette catégorie de pensée renvoie-t-elle ? Quel est leur rapport à la ville ? Qu'est-ce qui fonde cette pensée habitante binaire des espaces et des cadres de vie ? Dans quelle mesure leurs représentations influent-elles sur leurs stratégies de localisation ? Qu'est-ce qu'une analyse des sensibilités habitantes en la matière nous apprend des géographicités⁵ de nos contemporains ? Voici les questions que nous allons à présent aborder.

Périurbain et rural ne font qu'un : la campagne

Alors que notre recherche pensait valider les catégories d'urbain, de périurbain et de rural pour l'analyse des modes d'habiter, force est de constater que l'approfondissement des valeurs portées

5. La « géographicité » renvoie à la relation existentielle établie entre l'homme et son habitat. Elle s'entend ici comme le mode d'existence de l'homme sur la Terre et évoque sa condition habitante.

par les termes de ville et de campagne est plus opérant et plus heuristique. Les enquêtes ont mis en évidence l'effacement de certaines particularités des types d'espaces : la géographie des sociabilités, les mobilités quotidiennes et le rapport à la ville comptent parmi les similarités actuelles les plus manifestes.

LA SOCIABILITÉ RURALE

Il y a encore quelques décennies, les collectivités rurales françaises se caractérisaient entre autres par une forme d'« autarcie villageoise », une « homogénéité culturelle » et une hiérarchie assez nette au sein des localités, par un certain rejet du hors-groupe, nécessaire à la cohésion interne (Jollivet, Mendras, 1995). Ces communautés locales se définissaient comme des sociétés d'interconnaissance au sein de la société, incarnée par la ville et notamment la grande ville.

Pour vivre à la campagne, il fallait s'intégrer, se faire accepter, suivre les rituels autochtones. Françoise témoigne de l'effort d'intégration à accomplir en 1986⁶ à Grugé l'Hôpital. « *Bon bah, quand on est arrivé, j'ai commencé par aller à la messe!... avec les enfants. Et puis après, il y avait le café, chez Christian. Donc, les femmes ensemble. Les hommes jouaient à la belote. Enfin bon, c'était ça... parce qu' autrement... personne ne serait venu vers moi. Et puis, il y avait les fêtes de village. Donc on a participé aussi. Mais ça, c'est vraiment en s'imposant un peu. Parce que... le monde rural là, c'était fermé, fermé, fermé! La première fête qu'on a fait, un méchoui, personne n'est venu nous parler, rien! Moi, je m'en souviens... Il y a de quoi faire demi-tour. Alors maintenant les jeunes, ils viennent à un méchoui, mais ils ne reviennent pas deux fois! Parce que c'est vrai qu'il y en a toujours qui ont du mal à accepter les nouveaux arrivés. — Il y a beaucoup de nouveaux...? — Maintenant, beaucoup plus, parce qu'il y a des maisons qui sont vendues, qui sont... et puis les deux lotissements qui se construisent. Il y a des gens qui louent des maisons aussi. Mais on ne les connaît pas très bien. Grugé pourtant, c'est pas énorme. Non, mais il y en a la moitié qui ne viennent jamais. Des gens qu'on connaît très peu. Ils travaillent à l'extérieur, dans les usines autour, ils ont leur maison là, mais ils ne participent à rien. Et puis les enfants ne sont pas forcément à l'école dans le village. Il y en a beaucoup qui vont près de Renazé, mettons, s'ils travaillent à Renazé. »*

Dans les faits, les fêtes traditionnelles sont moins suivies par les populations plus jeunes, autochtones ou non. Cela contribue à désintégrer l'univers local et ses rituels de cohésion, mais également à le décloisonner, à réduire la pression sur les nouveaux venus. Parmi eux, beaucoup sont originaires d'un village ou d'un bourg des environs ; un certain nombre a également vécu un temps en ville. La recomposition des règles du lien social local passe autant par ces allochtones qui n'ont pas pourtant de réelle culture urbaine, que par les natifs qui ont connu eux aussi d'autres expériences, intégré d'autres références et aspirations à l'égard du vivre ensemble.

L'intégration et l'interconnaissance passent surtout par la fréquentation de l'école, du commerce du village s'il y en a un, par des associations sportives ou autres, qui concernent ceux qui y participent. Pourtant, il n'est pas rare que des ménages, même intégrés, n'inscrivent pas leurs enfants à l'école du village.

Les espaces où l'on a trouvé les liens de voisinage les plus resserrés sont des unités résidentielles de petite taille, des passages, des lotissements, dont la configuration contraste avec l'environnement immédiat, ou qui offrent une relative homogénéité sociale : professions, cycle de vie, date d'arrivée... (Mathieu *et al.*, 2004). Plus souvent, les contacts sociaux rapprochés entre habitants ne sont pas systématiques. La majeure partie d'entre eux se satisfait de relations cordiales voire amicales avec le voisinage immédiat et les commerçants car l'essentiel de leurs relations sociales n'est pas local, mais extérieur à la commune ou au quartier de résidence. Ceci questionne à l'identique pour le rural et le périurbain, l'analyse spatiale de l'intégration sociale (Charmes, 2005) et l'influence de la morphologie sociale et spatiale sur les échanges et solidarités locales.

6. Françoise : 49 ans, Grugé-l'Hôpital, propriétaire, habitat individuel, sans activité.

DES MOBILITÉS SEMBLABLES

La métropolisation comme la polarisation multiple des espaces de vie des personnes habitant hors des centres urbains denses génère des mobilités quotidiennes plus importantes (Allemand *et al.*, 2004). Leur structure et leurs lieux d'ancrage sont déterminés notamment par l'éloignement des lieux de travail et de résidence, les points de concentration commerciale, la diversification géographique des liens sociaux. Dans le rural comme dans le périurbain, on partage des organisations de la vie quotidienne, des déplacements, un rapport à l'espace public et à la voiture similaires à bien des égards.

Christiane⁷ habite à La Membrolle : « *Je pense qu'à une époque, j'étais fatigué de la voiture. C'est passé, parce que maintenant, à la maison, je suis moins attendue. Je vois la vie autrement. — Vous n'avez jamais eu envie de déménager à cause de ça ? — Jusqu'à maintenant, non. Si, à une époque, on s'est posé la question, quand les enfants étaient au secondaire. Pour le sport, il fallait les emmener ; chez des copains et des copines aussi, se lever à deux heures du matin pour aller les récupérer, c'est vrai que... Alors que maintenant, ils ont leurs moyens de locomotion. Ça ne pose plus de problème. C'était surtout le fait de se dire : oh la la ! Encore partir avec la voiture !* » Brigitte⁸ quant à elle nous a reçue à La Prévière : « *C'est la voiture, c'est toujours la voiture. La campagne, c'est ça. Nos enfants, dès qu'ils sont un peu grands, dès qu'ils ont 18 ans, ils ont la voiture pour pouvoir aller bosser. C'est indispensable, pour nous, c'est indispensable ! Et dans le couple, il faut avoir le permis de conduire. C'est vrai que c'est un des impératifs de la campagne parce que s'il faut du pain, il faut aller à Pouancé. On peut quand même poster une lettre là, mais sinon il n'y a rien. Pouancé, c'est pas très loin, mais il faut y aller quand même. Nous, la voiture fait partie du... du décor. Il faut l'avoir. — Et vous en avez combien, vous ? — Nous, une privée, une pour l'exploitation. Par contre, les enfants, chacun leur voiture.* »

Au sujet des capacités mobilitaires des individus, il domine une même pensée comptable. L'éloignement entre le domicile et le travail est mis en balance avec les aménités résidentielles (de l'environnement, du milieu dans lequel se trouve le logement). La mobilité est une contrepartie, le prix à payer pour disposer d'un certain nombre de ressources inégalement réparties dans l'espace environnant. Brigitte⁹ met bien en valeur ici ce type de raisonnement : « *Il y en a un qui fait ça à La Prévière, mais je vois sur Juigné, c'est pareil. Il y a des gens qui ont acheté dans le village et ils travaillent à Nantes. Et ça ne les gêne absolument pas de faire une heure de route de campagne, plutôt que de faire une heure de route de ville. C'est ça, le temps est le même. Et puis après ils disent : "On arrive en campagne et on est tranquille." [Pierre], il travaille à Chalonnes-sur-Loire. Lui, il dit que ça fait partie de... Il va au boulot, quoi. Et il dit : "Quand je reviens à la maison, ça y est, j'ai fait le vide dans ma tête en trois quarts d'heure et je suis chez moi tranquille. J'ai mon jardin, j'ai ma pelouse..." Ce qui était inconcevable il y a quinze ans ! Trois quarts d'heure de route, ça paraissait presque inconcevable. Mais maintenant, comme les gens ont leurs jeunes qui sont partis en ville, ils se rendent compte que pour aller au boulot, ils mettent trois quarts d'heure ou une heure alors qu'ils sont en ville. Ils se rendent compte alors que finalement c'est la même chose. 45 minutes de ville ou 45 minutes de campagne... »*

Peut-on y voir un consentement à la mobilité, à « faire des kilomètres... » ? Sans nul doute. Toutefois, la pénibilité pèse davantage lorsque les outils de la mobilité ne sont pas adaptés (horaires, sous-équipement automobile, changement du lieu de travail...). C'est aussi le cas lorsque l'écart est trop faible entre les ressources de la localisation (logement, environnement immédiat et plus large) et le coût général des déplacements (prix, temps passé, pénibilité...).

Les sacrifices ou les contreparties que les ménages, plus souvent les hommes, sont prêts à assumer pour conserver un cadre de vie qui leur est amène sont parfois très lourds. Les arguments

7. Christiane : 52 ans, La Membrolle, propriétaire, habitat individuel, puéricultrice.

8. Brigitte : 46 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, agricultrice.

9. *Idem.*

portent bien entendu sur la commodité d'accès, l'usage quotidien et la pratique des espaces intérieurs, sur les contraintes financières. Mais on néglige parfois l'influence de considérations plus subjectives, plus personnelles sur les choix.

Le raisonnement de Grégory¹⁰ offre un cas de figure d'arbitrage où transparait le travail constant des données du « problème », sa maturation. Ils louent pour le moment une maison ancienne ; sa compagne travaille à Châteaubriant, à une quinzaine de kilomètres. Après un licenciement économique, il a retrouvé un emploi, non plus à 45, mais à 80 km de chez lui. « *Pour l'instant je fais la route, mais bon... Tout dépend comment ça évolue. Si je trouve un autre boulot dans le coin, un peu plus proche, on restera par là. Ou alors, on essaiera de se rapprocher de la région nantaise, trouver un compromis... Mais voilà, après, il y a plein de... Dans un premier temps, j'ai cherché autour de la maison. Je n'ai pas trouvé... pendant trois mois et puis c'est vrai que cette société-là me plaisait bien, dû au produit, aux choses que j'allais apprendre là-bas. Donc j'ai accepté. Et puis la route, ça se fait encore assez bien. Je pense qu'au bout d'un moment, je vais être assez fatigué, je vais en avoir marre et puis là, peut-être qu'on prendra la décision de bouger. Je ne sais pas... Je pense que pendant un an, je vais quand même chercher à retrouver un boulot plus proche. Mais je ne vois pas ça bien du tout. Donc il faudra aller, se rapprocher du boulot, quoi. Oui, il y a ça et puis aussi la maison du grand-père qui est toujours sur Poauencé et qui nous plaît vachement bien, et qu'on aimerait... qu'on envisage d'acheter, donc on aimerait bien trouver un boulot dans le coin ou alors peut-être la garder en deuxième maison ou faire un gîte ou un truc comme ça. Enfin, on verra. C'est le projet. [...]* Bouger, c'est ce qui risque d'arriver, mais c'est ce que je vais essayer d'éviter. Non, l'idéal pour nous, ce serait de trouver une maison en campagne, comme ça. — Tu es prêt à aller jusqu'à quelle distance ? — *Jusqu'à 50 bornes, 60 bornes.* »

Si bien des migrations résultent de la localisation de l'emploi (Bonvalet, Fribourg, 1990), nombre de ménages résistent et privilégient la localisation résidentielle, jusqu'à être parfois dans un quasi-déni des contraintes inhérentes à leur mode d'habiter et à la structuration de leur espace de vie. Surtout, on voit que tout consentement à la mobilité se comprend à l'aune du consentement du ménage à habiter dans un milieu et un logement qui ne correspondent pas, ou partiellement, à leurs aspirations.

Les ménages s'appuient au moins autant sur une stratégie d'élimination et d'évitement que d'élection. Dans cette démarche, le système de contraintes exclut des lieux hors de portée (spatio-temporelle ou économique), mais le système de valeurs géographiques joue également à plein. Suivant un principe d'appréciation souvent binaire, les futurs habitants ignorent quantité de lieux au motif qu'ils ne conviennent pas, qu'ils heurtent leur sensibilité habitante. La césure, la ligne de partage se situe en limite des centres-villes denses.

UN MÊME RAPPORT À LA VILLE

Dans le rural et le périurbain, on partage un même rapport à la ville. Elle fait partie de notre univers, voire de notre quotidien. On la connaît ; on y a souvent habité le temps des études ou du premier emploi.

Elle est d'abord et parfois seulement un lieu de travail : « *Qu'est-ce que la ville pour vous ? — La ville?... Enfin nous, on y va de moins en moins, parce que c'est le bruit, c'est... Ouais, je trouve qu'il y a beaucoup de bruit. Je pense que c'est aussi parce qu'on est plus habitués à y aller, mais quand je reviens de ville, je suis fatiguée. Je pense que c'est parce qu'on y va très rarement aussi. Bon, j'y vais pour travailler, mais aussitôt le travail fait, je repars¹¹.* »

D'autres figures se dégagent cependant. Elle est un lieu riche à tout point de vue, sur le plan culturel bien sûr, mais elle est aussi une tentation commerciale. « *À la ville, tout est payant : le*

10. Grégory : 30 ans, La Prévière, locataire, habitat individuel, projeteur mécanique.

11. Christiane : 52 ans, La Membrolle, propriétaire, habitat individuel, puéricultrice.

*moindre loisir, la moindre envie que tu as besoin de satisfaire, ça te coûte. À la campagne, c'est gratuit. Tu prends ton vélo, tu fais un tour*¹². » Alors, on n'y va pas trop souvent, ou alors simplement pour voir les nouveautés, pour rêver. C'est le lieu du contraste, de la sortie « pour changer un peu », pour goûter à cet ailleurs proche, pour « prendre un bain de foule », s'asseoir à la terrasse d'un café et « siroter quelque chose en regardant passer les badauds ».

La ville, c'est enfin le lieu où l'on ne voudrait pas habiter mais où l'on devra peut-être aller lorsque le grand âge se fera sentir, lorsque l'on ne pourra plus conduire, qu'on n'aura plus la force d'entretenir la maison, le jardin, qu'il faudra disposer à proximité de tous les services de santé. La ville devient alors un milieu plus amène, un éventuel mais peu désiré lieu pour les vieux jours, lorsque la capacité physique et mobilière des habitants de la campagne périurbaine ne sera plus en mesure de garantir un bien vivre, une habitabilité de ce milieu.

Une pensée binaire et dichotomique des milieux de vie

Il apparaît de grandes similitudes entre les matérialités, les modes d'habiter et les conceptions habitantes des dits périurbains et ruraux ; en revanche leurs différences avec le milieu urbain sont renforcées.

Pour schématiser la représentation la plus largement partagée, dessinons un premier couple d'opposition. D'un côté, un espace réduit en terme de surface, le centre-ville dense, que la totalité des enquêtés identifie comme étant « la ville ». Ensuite, le reste de l'espace est défini en creux, ce qui n'est nullement dévalorisant ou péjoratif car ceux qui y habitent rejettent l'idée d'habiter « en ville », sans pour autant rejeter la ville. Ce second espace, apparenté à « la campagne », est souvent dénommé comme tel.

Ce sont ici des types d'espaces qui sont désignés, non des groupes d'individus, encore moins des communautés locales. Il ressort une certaine désaffiliation à l'égard des identités fondées *a priori* sur une association habitant-territoire, qui supposerait une « mentalité » spécifique. Les identités se choisissent, se ressentent, et bien souvent elles sont composites et multilocales.

« La campagne » est donc prise dans son premier sens, celui de plaine, d'étendue. Autrement dit, c'est d'abord en termes paysagers, matériels qu'elle se distingue de la ville. La densité (bâtie, humaine, commerciale) y est moindre, tandis que priment la présence végétale, les espaces ouverts et les perspectives visuelles horizontales. Chaque milieu a ses inconvénients, mais selon leur sensibilité, les habitants choisissent, en conscience le plus souvent, ceux-ci plutôt que ceux-là, un moindre mal en quelque sorte.

Pour les Franciliens aussi, résider en « (grande) banlieue » c'est habiter en dehors de la ville, jugée peu ou pas habitable. Ainsi à l'égard de Combs-la-Ville, commune de la Ville nouvelle de Sénart, s'il y a un flottement au sujet de sa qualification, en raison de sa taille et d'une offre d'habitat collectif, elle rejoint en terme de mode d'habiter le contexte périurbain angevin. « *Question mentalités... c'est vrai que comparé au petit village du fin fond de la France... je dirais que c'est plus proche de la grande ville. Mais par certains côtés la banlieue, il y a ce mode de vie pépère qu'on retrouve dans les villages. Moi, à Combs-la-Ville, c'était ça. Tu imagines le dimanche, on est dans nos jardins, on discute de jardin en jardin avec nos voisins. On passe la tondeuse, c'est un type de vie plus proche de la campagne*¹³. »

L'acception de campagne embrasse ainsi les espaces dits ruraux et périurbains, et parfois même des entités de grande ampleur. Le constat qu'il n'existe pas un périurbain, mais bien « des espaces périurbains » progresse comme cela a été démontré auparavant à propos des espaces ruraux.

Ici, se dessine une ville contemporaine qui n'est pas sans rappeler celle, plus classique, des Lumières ou du XIX^e siècle. Contrairement à l'image d'une ville diffuse, étalée, celle qui fait sens pour les habitants retrouve ses apanages d'antan. En revanche, le milieu de vie appelé « campagne » est le siège d'un brassage de population et d'un renversement de représentations et d'usages.

12. Jean-Marie : 54 ans, Pouancé, propriétaire, habitat individuel, *driver*, éducateur spécialisé.

13. Sébastien : 25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant.

Voici deux définitions assez proches, celle de Céline et de Régis qui résident tous deux à Grez-Neuville. Céline¹⁴ habite pour le moment un appartement dans le centre de la localité : « *Et puis moi, je ne suis pas une fille de la ville, donc c'est vrai que la campagne me manquait, donc il fallait que je retrouve... de l'espace, des jardins, pas le bruit des voitures et les choses comme ça. [...] Oui. La campagne, ce que j'appelle la campagne, c'est Grez-Neuville par exemple. Ce n'est pas la ferme!* » Régis¹⁵ quant à lui habite un pavillon HLM en bordure communale : « *Par contre moi, j'ai connu la vraie, enfin la vraie campagne, la ferme, et ça par contre j'ai pas envie de le revivre. C'est l'isolement pour moi, c'est trop seul. Par contre, Grez-Neuville, ici, pour moi, c'est la campagne : c'est pas le centre-ville, c'est pas la ville d'Angers, c'est ce qu'on veut, par contre c'est la campagne au sens où les maisons ne sont pas serrées, on est calme...* »

Le couple dichotomique ville-campagne porte d'abord l'appréciation différentielle des *physis*, mais c'est ensemble qu'elles forment l'espace habitable, avec toutefois des degrés d'habitabilité objectifs et subjectifs. Ainsi, cette campagne s'oppose à une autre : la « campagne isolée » – en est-elle une sous-catégorie ou un espace à part? –. On la qualifie de « cambrousse », de « trou paumé » pour signifier son caractère inhabitable.

D'abord, elle est difficile d'accès et donc isolée physiquement de la ville, à l'écart des réseaux matériels et dématérialisés. Ensuite, elle est isolée humainement. L'isolement parfois tant apprécié est là trop prononcé, atteignant un seuil critique. Sa densité est jugée insuffisante et génère un sentiment d'insécurité, de solitude, d'être « coupés du monde ». Enfin, l'activité y est presque nulle, exceptée l'agriculture dont la présence dans le paysage est évidente.

Cette catégorie, absente des terrains d'enquête, séduit par ses aménités paysagères. Mais elle n'est habitable que dans le cadre et pour le temps bien défini des vacances. Elle charme par le contraste qu'elle offre avec l'univers quotidien d'une campagne périurbaine et métropolisée. Ces conceptions ne renverraient-elles pas à la distinction entre l'écoumène d'une part, terre habitée qui se composerait des centres-villes denses et de la campagne « moderne et reliée », et l'« érème » (Berque, 2002) d'autre part, l'espace inhabité parce que jugé inhabitable et dont la principale valeur est de fournir un abri temporaire (ou exceptionnellement permanent) à ceux qui fuient le monde habité?

Un rapport à la ville et à la campagne marqué par les cultures habitantes

Pour l'habitant, le caractère plus ou moins habitable des espaces repose sur leur physionomie, leur valeur sociale et leur insertion dans le système métropolitain. Néanmoins, une autre dimension, très prégnante, agit sur ses comportements : son histoire. Elle éclaire les mécanismes et les motivations de ses choix comme de ses rejets qui, sans elle, paraissent peu rationnels, sinon contradictoires.

Or, cette histoire ne se réduit pas à l'énumération de ses lieux de vie officiels. D'autres lieux, que l'on oublie souvent de questionner, peuvent être fondateurs. Lieux de vacances, résidences de proches, il peut s'agir aussi d'espaces moins normés, moins identifiables : un paysage cher, un endroit en haut d'une colline ou sur un toit où la personne aimait à s'asseoir, sinon à se réfugier. De plus, son histoire résulte d'un ensemble d'expériences géographiques vécues, dont la cohérence est sans cesse remodelée par ses expériences nouvelles, ses rencontres et ses aspirations ontologiques (Tuan, 2006).

La compréhension de toutes ces trajectoires permet d'observer la force des cultures différentielles à l'égard des matérialités, de toute sorte de matérialités : de l'ordre du détail devenant symbole, comme d'un ensemble pensé cohérent, de l'ordre du concret, du physique, du corporel, ou relevant de l'immatériel, d'une ambiance, d'une émotion.

14. Céline : 25 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat collectif, préparatrice en pharmacie.

15. Régis : 34 ans, Grez-Neuville, HLM, habitat individuel, cantonnier.

Les sensibilités ainsi formées fondent largement le rapport aux milieux de vie que sont la ville et la campagne. Elles déterminent les *a priori* géographiques, la conviction que les caractères de tel lieu nous siéront mieux qu'un autre. Nous nous y fonderons mieux parce que ses aménités résonnent en nous, qu'il nous semble déjà familier. Paris incarne, pour Suzanne¹⁶ comme pour bien d'autres, la ville absolue que seules les personnes qui y ont toujours vécu ou qui s'y sont habituées par la force des choses peuvent durablement habiter en étant heureux. « *Paris, ça fait peur un peu parce que nous on connaît pas, donc on est pas habitué. On est complètement paumés quand on y va. Donc, je ne me verrais pas... Je pense que ça me ferait peur quand même d'aller là-bas. [...]* [Elle soupire.] *La ville, matériellement, c'est bien. Mais au niveau train de vie, c'est stressant quand même ! C'est parce qu'en fait nous, on est pas habitués à voir autant d'agitation autour de nous. C'est une vie qu'il faut aussi... Il faut la connaître, il faut être habitué à... Moi, quand je m'imagine prendre le métro et tout ça... C'est vrai que c'est une habitude tout ça, mais je me verrais mal à toujours courir comme ça. Mais il y a des gens qui y sont habitués et tout va bien. Mais moi, je ne pense pas que ça me conviendrait.* — Et même dans des villes comme Nantes ou Rennes ou... ? — *Ah non, je ne pense pas que... Pas pour y vivre ! Mais il n'empêche qu'on en a besoin des villes, de temps en temps y aller pour voir... Moi j'aime bien.* »

On s'aperçoit que même les personnes ayant habité plusieurs années en ville sans en souffrir particulièrement, mais qui ont vécu l'essentiel de leur vie et se sont construites dans un autre contexte résidentiel, n'ont pas intégré de culture urbaine. Ils ne l'envisagent comme milieu de vie possible qu'à titre provisoire ou sous contrainte. « *Donc ce qu'il faudrait, c'est déplacer la maison et la mettre plus près de leurs copains copines, et de l'école. Là, ça serait l'idéal... Oui. Mais attention : pas en ville, non... — Pourquoi ? — Parce que je ne suis pas issue de ce milieu-là, en fait, et je... Non, et puis j'aime pas le bruit... Oui, pourtant c'est vrai que j'ai bien aimé, mais je savais que ce serait un moment de ma vie, ça, que ce ne serait pas définitif. Et puis aussi ça faisait pas longtemps que j'étais avec mon mari, donc il y avait peut-être ce côté-là qui était agréable aussi*¹⁷. » Inversement, les citadins « de souche » se projettent difficilement hors de leur milieu : « *Autant la ville m'est familière, autant la campagne m'est étrange... C'est l'exotisme, mais j'aime bien, enfin, pour les vacances*¹⁸. »

Avoir été « habitué » à ne pas avoir d'escaliers à monter, à un environnement végétalisé, à une densité bâtie et humaine limitée, à jouer dans le jardin étant enfant, à « avoir de l'espace » dedans mais plus encore dehors, à accéder immédiatement de l'un à l'autre, sont autant d'aspects essentiels dans les références résidentielles des individus, dans le bien-être habitant aussi. « *Non, ça ne m'aurait pas déplu de vivre en ville. Non, je crois vraiment pas que ça m'aurait déplu, mais à condition que... Pas en appartement quand même ! Non. Oh non ! Peut-être un petit moment, mais pas tout le temps ! Parce que j'aurais eu peur d'être... Entassée... Trop... J'aurais eu un manque d'air, un manque de liberté, un manque d'espace. Mais ça, c'est sûrement aussi une habitude. Je crois qu'on apprend à vivre dans des endroits aussi. Quand on a toujours été habitué dans des endroits, habitué, je veux dire, à avoir un minimum d'espace et... on s'habitue à ça. Je ne voudrais pas faire marche arrière. Je n'en sais rien, mais je ne pense pas que je resterai à long terme dans un appartement*¹⁹. »

Parfois effacées un temps parce que les priorités sont autres, parce que l'on se cherche aussi, certaines dimensions de notre culture habitante que l'on pensait disparues, enfouies, ressurgissent et l'on réalise qu'elles font partie de nous et qu'elles participent à construire nos rêves d'habiter. Sébastien²⁰ s'est parfaitement intégré à la vie parisienne, depuis qu'il a quitté Combs-la-Ville où il a grandi. « *Je me suis senti devenir parisien : relations sociales, même manière de s'habiller. À Paris, on s'habille bien, réflexe inconscient qui vient assez vite. Mais je tiens à mon côté banlieusard ! Au fait de me sentir un peu à part, de ne pas être parisien. [...]* *Entre un parisien et moi, c'est vrai qu'on n'a pas grandi dans les mêmes endroits. Moi j'ai fait du vélo dans les fossés, enfin des trucs vraiment qu'on*

16. Suzanne : 58 ans, Pouancé, locataire, habitat individuel, femme de ménage.

17. Marie-Claude : 41 ans, Grez-Neuville, locataire, habitat individuel, enseignante.

18. Florence : 45 ans, Paris, locataire, habitat collectif, relations publiques pour un théâtre.

19. Anne-Marie : 35 ans, La Prévière, propriétaire, habitat individuel, chef de cuisine en collectivité.

20. Sébastien : 25 ans, Paris, locataire, habitat collectif, étudiant.

ne peut faire qu'à la campagne ou en banlieue. Donc je tiens à ce côté : je ne suis pas complètement urbain. Je le sens et je m'y tiendrai. [Un peu plus loin, il nous avoue :] Je ne me sens pas super, super bien à Paris en fait. J'ai besoin d'autre chose. Je trouve ça extrêmement condensé, peut-être trop. Pas assez spacieux. Tu n'as pas beaucoup de perspectives. Quand tu es à Paris, tu as l'impression qu'il n'y a que Paris au monde. Ça, c'est... ce qui fait le charme de Paris aussi. Ouais, je crois que c'est essentiellement le manque de verdure, le manque d'odeurs aussi... Et si je devais déménager à Paris, je crois qu'il y a des coins dans le 11^e que j'ai vus et qui sont super... ou dans le 20^e aussi. J'ai vu des super trucs. La rue Saint-Blaise, tu as l'impression d'être en... j'allais dire en banlieue ! Je me découvre, là ! [rires] Parce que j'ai envie de retourner en banlieue en fait ! [rires] Ouais, c'est des vieux pavés, c'est assez bas, les maisons sont assez basses. Tu as l'impression de ne plus être à Paris. Et pour vivre, je pense que c'est... C'est bien Paris, pour plein de trucs, mais pour vivre... je ne sais pas. J'aurais besoin d'habiter ailleurs, mais pas forcément loin de Paris, parce que j'aime beaucoup tout ce qui est activités, rencontres, sorties... Ça, c'est bien, mais pour habiter, j'aimerais un truc plus calme, plus... peut-être un peu plus pépère ou plus simple, plus isolé, ouais, je pense. »

La culture habitante que chacun s'est construite au gré de ses expériences géographiques et domestiques, et qui est indubitablement pénétrée des valeurs du temps, se réaffirme avec plus d'acuité lorsque se rencontrent le désir de pérennité résidentielle de la phase féconde du cycle de vie et la confrontation aux caractéristiques du marché. On est amené à faire un choix d'habitation plus durable. « Avec mon budget, que puis-je m'offrir ? » À budget égal, le choix manifeste des sentiments et la culture habitante des individus : certains préféreront être à l'étroit dans un appartement parisien, d'autres privilégieront une surface plus vaste et une maison, au prix de navettes quotidiennes parfois pesantes.

Conclusion

Les récits de lieux de vie foisonnent de paroles où ville et campagne n'opposent pas les gens, ne clivent pas les mentalités. En revanche, elles sont des catégories de différenciation et de qualification de l'espace, qui portent son appréciation. À travers le mot de campagne, c'est bien leur regard sur l'espace, leurs modes d'habiter que les enquêtés des espaces périurbains et ruraux nous ont donnés à voir.

Si contraintes soient-elles, les mobilités ont pour vertu essentielle de tirer parti des ressources propres à chaque milieu. Cela pose avec d'autant plus d'acuité la question de la volonté et la capacité des individus à y accéder et à en user. Ces récits montrent aussi l'utilité de s'intéresser au passé géographique, ainsi qu'aux dimensions sensorielles et corporelles du vécu habitant pour saisir les cultures vis-à-vis de la matérialité et leur influence sur les modes d'habiter.

Les représentations habitantes du couple ville-campagne remettent selon nous en question l'interprétation que l'on peut faire de la vie périurbaine, loin de ses habitants. De même, si le périurbain n'est pas l'espace résidentiel idéal pour tous (Rougé, 2005), sa (sur)valorisation comme cadre de vie invite à consolider les connaissances et les réflexions sur le bien-être, les cultures de la matérialité et plus largement l'adaptation des milieux de vie à l'habitant, et leur relation avec les mobilités.

Nous aimerions conclure en donnant la parole à Pierre²¹ qui comme tant d'autres estime que les périurbains, dont on entend parfois parler, ce sont forcément les autres. Cela ne peut pas être lui puisqu'il est un véritable habitant de la campagne, qu'il en profite. « *Mais la banlieue des gens défavorisés ou des banlieues comme les villages périurbains qui se sont transformés en dortoir, ça m'apparaît que comme des sous-produits de la ville, enfin des sous-produits.* — Mais après tout, La Prévrière, pour vous aussi, c'est un dortoir ? Vous partez il est très tôt, vous revenez il est assez tard... et puis ? — *Ouais, mais moi, j'ai quand même une vie ici. Le week-end déjà et même le soir.*

21. Pierre : 47 ans, La Prévrière, propriétaire, habitat individuel, cadre d'industrie.

Même si je rentre à 7 heures ou 7 heures et demi, j'ai encore le temps de faire des choses. — Et vous faites des choses que vous ne pourriez pas faire en ville ? — Bah ouais, jardiner ou tout simplement faire le tour de mon jardin. Aller voir d'un jour sur l'autre les légumes qu'on a semés et qui ont germé. Ou aller arracher de la mauvaise herbe... ou biner. Et puis, je peux aller faire ça le soir, il n'y a plus de camions qui passent. C'est tranquille, même quand il fait beau, on reste dehors, on respire, on est là, à ne rien faire en écoutant les oiseaux. »

Ne faut-il pas revoir l'image véhiculée à propos des « périurbains » et chercher plus que jamais à comprendre leurs identités et comment ils habitent, dans la mesure où ils nous apprennent beaucoup sur la géographicité de nos contemporains ?

Bibliographie

- ALLEMAND (S.), ASCHER (F.), LEVY (J.) (dir.), 2004. — *Les sens du mouvement*, Paris, Belin, 336 p.
- BACHELARD (G.), 1967. — *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, 214 p.
- BERQUE (A.), 2002. — « L'habitat insoutenable. Recherche sur l'histoire de la désurbanité », *L'espace géographique*, n° 3, p. 241-251.
- BERTAUX (D.), 2001. — *Les récits de vie, perspective ethno-sociologique*, Paris, Nathan, 128 p.
- BONTRON (J.-C.), CABANIS (S.), 1993. — *Essai de typologie socio-économique des cantons français*, Paris, SEGESA, n.p.
- BONVALET (C.), FRIBOURG (A.-M.) (dir.), 1990. — *Stratégies résidentielles*, Paris, INED, 459 p.
- CERTEAU (M. de), 1990 et 1994. — *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 2 vol., 350 p. et 416 p.
- CHALAS (Y.), 2000. — *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 199 p.
- CHARMES (E.), 2005. — *La vie périurbaine face à la menace des gated communities*, Paris, L'Harmattan, 219 p.
- DEMARTINI (A.-E.), KALIFA (D.) (dir.), 2005. — *Imaginaire et sensibilités au XIX^e siècle. Études pour Alain Corbin*, Paris, Créaphis, 278 p.
- FERRIER (J.-P.), 1998. — *Le contrat géographique ou l'habitation des territoires*, Lausanne, Payot, 251 p.
- GROUPE DE RÉFLEXION SUR L'APPROCHE BIOGRAPHIQUE, 1999. — *Biographies d'enquêtes, bilan de 14 collectes biographiques*, Paris, INED, 340 p.
- HOYAUX (A.-F.), 2003. — « Les constructions des mondes de l'habitant : éclairage pragmatique et herméneutique », *Cybergeog*, n° 232, 23 p.
- HEIDEGGER (M.), 1992. — *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 349 p.
- JOLLIVET (M.) (dir.), 1997. — *Vers un rural postindustriel : rural et environnement dans huit pays européens*, Paris, L'Harmattan, 371 p.
- JOLLIVET (M.), MENDRAS (H.) (dir.), 1971 et 1974. — *Les collectivités rurales françaises*, Paris, A. Colin/CNRS, 2 vol., 224 p.
- MATHIEU (N.), BLANC (N.), 1996. — « Repenser l'effacement de la nature dans la ville », *Villes, Cities, Ciudades, Le courrier du CNRS*, n° 82, p. 105-107.
- MATHIEU (N.), MOREL-BROCHET (A.), *et al.*, 2004. — « Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'Éden rêvé et recréé », *Strates*, n° 11, p. 267-286.
- MOREL-BROCHET (A.), 2006. — *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, doctorat de géographie, Université Paris 1, 2 vol., 572 p.
- PAQUOT (T.), 1998. — « Habitat et "habiter" », *Urbanisme*, n° 298.
- PINCHEMEL (P.), PINCHEMEL (G.), 1995. — *La face de la Terre*, Paris, A. Colin, 517 p.
- RAYMOND (H.), HAUMONT (N.), DEZÈS (M.-G.), HAUMONT (A.), 2002. — *L'habitat pavillonnaire*, Paris, L'Harmattan, 114 p.
- ROUGÉ (L.), 2005. — *Accession à la propriété et modes de vie en maison individuelle des familles modestes installées en périurbain lointain. Les « captifs » du périurbain ?*, doctorat de géographie, Université Toulouse 2, 381 p.

SALOMON-CAVIN (J.), 2003. – *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse. La ville, perpétuelle mal aimée?*, Lausanne, EPFL, 257 p.

TUAN (Y.-F.), 2006. – *Espace et lieu. La perspective de l'expérience*, Lausanne, In Folio, 219 p.

Cet article a été reçu le 3 juillet 2007 et définitivement accepté le 18 décembre 2007.